

vérole. D'après une note de l'abbé Ferland, la digue de M. Hocquart était encore visible vers 1830, et elle a été renfermée depuis dans le quai du Palais.

Comme on le voit par le mémoire que nous venons de citer, le roi accordait une prime de construction.

Encouragés par cette gratification, plusieurs particuliers construisirent des petits navires, qui facilitèrent beaucoup le commerce de cabotage dans le fleuve et le golfe.

Puis l'on eut des spectacles plus imposants. Ce furent des vaisseaux de guerre, des flûtes, des frégates de 26 à 30 canons qui s'ébranlèrent sur leur berceau aux acclamations de la foule et plongèrent leur carène élégante et forte dans les flots bouillants du grand fleuve. Belles et nobles fêtes auxquelles assistaient toutes les sommités religieuses et civiles, le gouverneur, l'évêque, quand il était au Canada, l'intendant, les conseillers, les chanoines, les religieux, les officiers et le peuple, toujours avide de ces solennités. Un dignitaire ecclésiastique bénissait le nouveau-né de l'industrie navale, et, au bruit des mousquetades, le vaisseau, baptisé d'un nom canadien ou français, prenait, en frémissant, possession des vagues. Les archives de la marine nous font assister à ces lancements successifs.

Le 4 juin 1742, c'est le *Canada* dont le futur commandant, M. de Beauvais, n'est pas encore arrivé, et qui n'attend que lui pour cingler vers Rochefort avec un chargement de planches, de fer et d'huile, tous produits canadiens. En 1744, c'est le *Caribou*, flûte de 22 canons, qui sera commandé par le sieur Dubois et dont l'équipage recruté en France est transporté à Québec par le *Phéliepeau*.

En 1745, c'est le *Castor*, frégate de 26 canons, à qui